

Stanleyville 1964, trois hommes et un hélicoptère

Ancien pilote de chasseur-bombardier à la Force aérienne, ensuite pilote de ligne en Afrique, aujourd'hui reconverti avec succès dans la sculpture de l'acier inoxydable et du bronze, Liévin d'Ydewalle nous trace le récit inédit d'une mission périlleuse sinon impossible, liée aux tragiques événements de Stanleyville. Extraits de "Souvenirs d'une balade dans le Nord" ou l'aventure de trois hommes manipulés malgré eux.

La sécession de la province du Katanga prenait fin. Les combats avaient cessé. Mais d'autres avaient repris, plusieurs rébellions s'étaient déclenchées. Ce fut une période assez tumultueuse : embuscades, viols, massacres et représailles. On ne parlait plus que des Simbas et de leurs atrocités.

Presque au même moment, les troupes de l'ONU recevaient l'ordre de se retirer. Leur présence au Congo ne s'était pas révélée fort glorieuse. Ce fut à cette époque qu'apparut une circulaire demandant quelques volontaires afin de combler le vide. Une centaine d'hommes partirent. Leur départ se fit très discrètement car la Belgique, officiellement, affirmait n'y avoir envoyé personne.

Nous étions à Léopoldville et y attendions des ordres qui ne venaient pas. On nous avait demandé de ne pas nous faire remarquer. Enfin, un jour, un sous-fifre vint avec des nouvelles. - d'Ydewalle ? - Oui. - OK. Vous prendrez la place de van Outryve qui ne s'est pas présenté à l'appel. J'aurais mieux fait de fermer mon klaxon ! - Demain matin, aux hangars de N'Djili avec Lechat et Staf. Discretion absolue. Lechat était plus connu sous le nom de *Pussy*. Dans le monde des pilotes, chacun a un sobriquet. *Staf*, c'était le diminutif de Gustave, un excellent mécano. Moi, c'était *Maatje*, *copain* en flamand.

N'Djili était l'aéroport le plus important du pays. Dans le passé, il avait eu la piste la plus longue d'Afrique. Un mécano nous y accueillit. Un Américain, teint basané, cheveux noirs, peut-être un indien d'origine. - Voilà l'hélico que nous vous préparons. Un Piasecki H21. Dans quelques jours, vous pourrez le convoier vers le Sud. Dans le hangar, attendaient de longues carcasses en aluminium. La plupart de ces appareils avaient servi au Vietnam. Troués et tordus, on les reconnaissait sans mal. A la fin du conflit, l'USAF les avait envoyés à Hawaii pour être stockés afin d'être cannibalisés ou pour servir de cible ou encore, de décor de film. Dieu sait quels méandres de générosité politique les avaient ressuscités. Destination, le Congo.

Ce que je venais d'entendre ne me convenait pas tellement. Bien sûr, on m'avait parlé de convoier un hélicoptère vers Kamina, mais tout de même, après avoir entendu l'historique de ces vieilles carcasses, je me sentais moins à l'aise. Je venais de Florennes, une base de F84F-Thunderstreak. Rien à voir avec des hélicoptères ! Mes expériences sur ce genre d'engins se réduisaient à deux ou trois exercices de sauvetage en mer. Quelquefois aussi, pour aller skier avec des amis, je m'étais fait larguer sur les hauts sommets des environs de Narvik. Ou plus loin encore, bien au-delà du cercle polaire, afin d'observer les hordes de loups. Tout cela uniquement en tant que passager.

Pour *Pussy*, c'était différent. Lui, venait de Koksijde. Une base de *rescue* en mer. Là, il volait sur *Sea-King*, un hélico spécialement équipé pour le sauvetage. C'était un homme d'expérience et je savais qu'en compagnie de Staf, le mécano, il faisait une bonne équipe. En mission de sauvetage au-dessus de la mer, ils étaient toujours trois. Donc, avec un autre pilote expérimenté. Apparemment, ce rôle-là, c'est moi qui allais le jouer !

Le lendemain, le premier bac avait pris forme. Il faisait penser à une immense banane avec de grands rotors à chaque extrémité. Sur la carlingue, quelques rustines. Je regardais cela sans très bien réaliser dans quel guépier j'allais bientôt me trouver. Soudain un téléphone sonna près de la grande porte du hangar. Au bout du fil, une voix autoritaire. - Je suis le général en chef des forces congolaises. Où sont mes hélicoptères ? - On y travaille, ai-je répondu prudemment. - Il y a une manifestation antigouvernementale sur le grand boulevard. C'est un début d'émeute. Il faut la mater. Je veux que vous survoliez le cortège, très bas, avec le maximum d'appareils afin que les manifestants se dispersent au plus vite. C'est un ordre de la Présidence.

Brusquement, débouchant de derrière les hangars, une jeep chargée de militaires congolais fonça à toute vitesse vers nous. - Vite, en route. La rébellion est là, les émeutiers sont en ville. Ils sont des milliers.

Vous devez les mater. Sortez les hélicoptères ... Vite ! - Les mater ? s'exclama Pussy. Mais avec quoi et comment ? Nous sommes ici pour convoyer cet appareil au Katanga, rien d'autre. - Sortez tous les hélicoptères. C'est un ordre du général, en avant. - Mollo ! D'abord, il n'y a qu'une seule machine et on y travaille encore. Si tout va bien, elle ne sera pas prête avant demain. - Pas de discussion. Vous êtes pilotes, oui ou non ? Le moment n'était pas à la conversation. Inutile de raisonner ces militaires.

Comme trois idiots, nous regardions les mécanos américains pousser le gros hélicoptère hors du hangar. Le démarrage se fit sans problème, pas de crachotements ni de ratés. Seulement un immense nuage de fumée. Après tant d'années de sommeil, cela tenait du miracle. Ce fut alors qu'un homme s'approcha de nous. Grand, costaud, boitant légèrement. Il se présenta comme étant instructeur. - Ready ? - Ready for what ? - La machine est à vous. - Non, elle est à vous. - Non, pas question. Je suis Américain. - Et nous sommes Belges. - Montez ! Dialogue de sourds. Il n'avait pas envie de rigoler. Probablement un vétéran du Vietnam.

Il se mit à donner quelques explications, terminant chaque phrase par des *you know, you see, its' easy, it is in the book*, etc. Le *book*, en fait le manuel d'utilisation, aurait peut-être pu m'aider un peu. Mais bien entendu, celui-là était introuvable. Sans doute égaré dans une latrines vietcongs. - On m'a dit que vous avez déjà piloté ce genre de machine, remarqua l'Américain. - Oui, mais quelques heures seulement, répondit Lechat. - OK, good, so now listen ... Et il reprit ses explications en disant que cet hélicoptère volait comme un autre. Mais également que pour cette machine le meilleur temps était passé et aussi que si jadis elle pouvait transporter une vingtaine de soldats, actuellement il valait mieux réduire ce nombre à quatre ou cinq ... Rassurant !

Le bonhomme s'éclipsa aussi mystérieusement qu'il était apparu. Dehors, tenant le cornet d'un téléphone, un mécano gesticulait. C'était un nouvel appel du général qui s'impatientait de ne pas voir venir son escadrille.

Pussy eut un gros soupir, puis il ajusta ses lunettes et donna un peu de gaz. Puis encore un peu plus. Cette machine devait peser des tonnes pour ne pas pouvoir s'élever plus vite. Une vraie crêpe. Le tremblement de la carlingue s'accroissait et lentement l'hélicoptère quitta le sol. Prudent, Pussy s'éloigna du hangar, puis se risqua à de timides manœuvres. Il fallait tenir compte du fait que cette banane était restée près de deux ans dans une boîte. Il fit quelques virages au-dessus des hautes herbes bordant le tarmac. Puis monta, avança, recula, un peu comme une danseuse. Quand les turbulences des deux pales se rencontraient, cela donnait l'impression d'être dans une barque prise dans une tempête. Ces quelques exercices l'ayant convaincu que la machine était en état de vol, il pointa la main vers la ville. C'était parti.

Il n'y avait que quelques kilomètres à parcourir. Très vite nous aperçûmes les hauts buildings avec au milieu, comme une profonde tranchée, le boulevard que l'on nous avait demandé de survoler. Rares sont les pilotes qui n'ont jamais été tentés par un petit rase-mottes. Mais ici, au-dessus de la plus grande avenue de la capitale, c'était une occasion assez rare. Pussy fit d'abord un petit vol stationnaire au-dessus de la gare, ensuite il commença sa descente. Ce ne fut qu'à cet instant que nous remarquâmes la ligne de hauts réverbères jalonnant le milieu du boulevard. Ensuite nous aperçûmes une foule animée qui gesticulait en brandissant des machettes et des pancartes en dansant comme des forcenés. Et si quelqu'un avait un fusil, un revolver ou n'importe quel pétard ? Je fis un signe à Pussy qui remonta un peu le nez de l'hélico. Ce fut donc à une vingtaine de mètres d'altitude que nous enfilâmes l'avenue.

Vraiment, ce gros cigare de près de trente mètres de long n'était certainement pas l'engin idéal pour cette occasion. Le crachotement du puissant moteur et le claquement sec des pales devaient faire trembler les immeubles que nous longions. Parfois, il y avait si peu d'espace que nous frôlions les façades au point de voir l'intérieur des appartements. Je me souviens d'un bonhomme tenant une fourchette et qui, sans rien comprendre, nous regardait tout ahuri. Et puis il y avait les glissades entre les palmiers et surtout les virages à l'aveuglette. C'était terriblement impressionnant et très dangereux pour tout le monde. J'en ai encore des frissons en y pensant ! En dessous de nous, les manifestants semblaient impressionnés. Nous remarquâmes que de petits groupes s'éloignaient du cortège. Pussy s'efforçait de garder sa machine dans l'axe. La moindre erreur aurait été catastrophique. Un vrai carnage. Nous fîmes le trajet une vingtaine de fois, en venant de directions différentes et en nous faufilant entre les bâtiments. J'ignore si cela donnait l'impression d'un survol d'escadrille. Mais nous faisions tout pour que cela en ait l'air.

Au retour, l'atterrissage se fit en douceur. La machine avait bien tenu le coup. Mais cela sentait fort l'huile brûlée. La tête du rotor avant se trouvait juste au-dessus des pilotes et il en tombait de grosses gouttes de graisse fondue qui maculait nos chemises ! Au tableau de bord, quelques aiguilles se trémoussaient dans la zone rouge des cadrans. Les rotors n'étaient pas encore immobilisés qu'apparut à nouveau une Jeep. Mais celle-là était noire avec des vitres teintées. Quelques personnes en sortirent. Des Américains. Parmi eux, le moniteur. - Hello, good engine ? - Hmm ... - Demain, entraînez-vous un peu. On aura besoin de vous très prochainement. - Et les autres bacs ? - Pas avant quelques jours. Il manque certaines pièces. Quelque chose ne tournait pas rond. D'abord une mission, ensuite un peu d'entraînement mais quel entraînement ? Nos cabrioles au-dessus de la ville n'avaient-elles pas suffi ?

Comme nos finances étaient à sec, quelqu'un proposa de concilier entraînement et gagne-pain. Bonne idée, mais comment ?

Les perroquets ! Nous avions entendu une conversation où il était question de l'exportation de ces oiseaux. Apparemment, ça devait être un commerce juteux. Le tout était de les attraper. Quelqu'un connaissait quelqu'un qui peut-être achèterait nos prises. Le planning du lendemain fut vite fixé. On nous avait informé que les perroquets quittaient à l'aurore les grands arbres où ils dormaient pour voler en direction des plantations d'arachides situées dans une vallée, de l'autre côté de la montagne bordant la piste.

Le jour se levait à peine. Après une rapide inspection de la machine, nous étions en l'air. Des perroquets, il y en avait plein le ciel. C'était des *Jacquots*, ces perroquets gris à queue rouge, bien connus en Europe pour leurs beaux discours. Ils volaient en groupes de cinq à six. De loin, on aurait dit des compagnies de perdreaux. Cela rappelait un peu mes journées de chasse dans les polders des Flandres. Comme tactique, nous avions prévu de les survoler puis d'en isoler quelques-uns. Ensuite de les plaquer au sol, sous la puissante colonne d'air générée par les rotors. La chasse fut ardue. Chaque fois, la troupe que nous poursuivions se dispersait comme une bande de moineaux. Finalement, on n'en poursuivait plus qu'un seul ! Les perroquets ont un vol régulier et de temps à autre ils tournent la tête pour voir si on les poursuit toujours. Puis, d'un coup d'aile brusque, ils changent de direction. Vraiment pas facile de les suivre avec cet immense hélicoptère. De plus, cela se faisait en contournant continuellement les palmiers et les termitières hautes de trois à quatre mètres, le tout enrobé d'immenses nuages de poussières. C'est ainsi qu'après plus d'une heure d'essais, nous avons compris que les sacs que nous avions prévus ne serviraient qu'à y glisser nos illusions.

Au retour, la Jeep noire nous attendait ; des militaires congolais galopèrent dans tous les sens. Sur le côté, un groupe de Blancs, style armoires à glace, cheveux en brosse, cravates, lunettes noires. Parmi eux, notre moniteur. Il nous expliqua que l'armée avait un besoin urgent de notre aide. Stanleyville était tombée aux mains des Mullelistes et la population blanche (trois à quatre cents personnes) s'était réfugiée à l'intérieur d'un stade de football afin d'échapper au massacre promis par les rebelles qui les encerclaient. - Eh l'ami, c'est aux journalistes qu'il faut raconter cela. Nous, on ne peut rien y faire. - Vous ne comprenez pas, coupa un officier congolais qui s'était joint au groupe, le gouvernement réquisitionne cet hélicoptère. - Mais cela nous ne nous regarde pas, il en fait ce qu'il veut. - C'est que le gouvernement du Congo vous réquisitionne également pour le piloter.

Seuls des hélicoptères pouvaient sauver ces malheureux. Quels hélicoptères ? Un seul, le nôtre, bien sûr. Il n'y avait d'ailleurs que celui-là. Etrange situation ! En principe, nous ne nous trouvions pas dans ce pays. Et si le hasard faisait que nous nous y trouvions tout de même, ce n'était certainement pas pour jouer aux grands sauveurs blancs venus du ciel. - Vous devez partir pour sauver ces gens. - Mollo, ce n'est pas notre boulot. - Si, vous êtes pilotes. - Trouvez quelqu'un d'autre. - Il n'y a personne d'autre. - Envoyez l'armée ! Là, je ne sais pas pourquoi, notre interlocuteur parut soudain troublé. Qu'avait donc cette question ? - Faites au moins un geste. Le monde a les yeux fixés sur vous. - Et alors ? Nous ne sommes pas des héros. - L'humanité vous en sera reconnaissante. - L'humanité ! Cela nous fait une belle jambe. - Dites oui. Les médias attendent ce mot et vous serez célèbres. - Célèbres et morts. - Faut pas exagérer !

Stanleyville était tombée au main des rebelles le 4 août 1964. Cet aimable conversation se déroulait le 5 août, soit le lendemain ... Ce ping-pong de mots ridicules s'éternisait.

- Nous vous demandons d'évacuer ces gens. On pense qu'il doit y avoir trois à quatre cents personnes. En prenant chaque fois une vingtaine d'adultes et quelques *kids*, cela peut se faire en une dizaine de rotations. En une heure ou deux, ça devrait être réglé. - Vous en avez de bonnes. Hier, on nous mettait en garde en disant que cette machine ne pouvait transporter que quatre à cinq personnes à la fois. - Oui ... quatre à cinq passagers en temps normal, bredouilla un des Américains. Mais cette fois-ci, à cause de l'urgence, aucun problème pour en charger plus. - Et dans quelle langue expliquerez-vous cela au vieux moteur de cet hélico ? Il y eut un moment de tension terrible, puis cela se calma. - Vous partirez demain matin. OK ? On s'occupera de votre ravitaillement et de tout le reste. Les troupes d'intervention sont en route.

A vol d'oiseau, Stanleyville se trouvait à plus de 1.000 km de Léopoldville. Donc, pour y parvenir, avec les escales, cela faisait certainement une distance double. Ce qui revenait à dire, qu'après avoir évacué quelques chanceux, nous allions être obligés de nous poser cinq cent mètres plus loin pour faire un plein et graisser les têtes de rotors. Vraiment une belle cible. Donc, on offrait à quelques-uns la chance de se faire tuer plutôt hors du stade qu'à l'intérieur ! Et nous dans cette histoire ?

- Pour le vol, soit, remarqua Pussy, mais une fois à Stan ? - Un détachement de Marines américains s'est joint aux troupes gouvernementales. Ceux-là ont bien entendu leurs propres avions et aussi leurs hélicoptères. Vous n'aurez donc qu'à les suivre et avec eux, participer à l'évacuation du stade. Je vous garantis que ce sera une mission cent pour cent humanitaire. Pussy parut sensible aux arguments. Le mot *humanitaire* l'avait apaisé. Le sauvetage, c'était son métier. - Vous partirez demain. - Vous avez les documents ? - Quels documents ? - Plan de vol, livre de bord, ordre de mission, certificats de la machine. - Oui, oui, tout est en règle. Cela se trouve encore à la Présidence. On vous les fera suivre. Un second hélico sera prêt demain. Vous ne serez donc plus seul. - Qui en sera l'équipage ? - Des Cubains. Ce sont des hommes à nous. Leur mission est de vous assister. - Ils connaissent le pays ? - Non. - Parlent-ils le français ? - Non. - Alors, j'ai plutôt l'impression que c'est nous qui allons les assister.

Le départ était fixé à 6 h. Comme annoncé, les Cubains attendaient au pied de la seconde machine. Pussy démarra le moteur, lentement les rotors se mirent à brasser l'air. Nous nous étions entendus pour voler à une centaine de mètres l'un de l'autre et garder un contact visuel. Une bonne idée, mais elle a semblé foirer dès le départ. De fait, de leur côté, leur machine refusait de *starter*. Il y eut un court moment d'hésitation. De la Jeep aux vitres teintées, quelqu'un nous fit signe de ne pas attendre. Pussy augmenta la puissance et lentement notre hélicoptère quitta le sol, s'éleva et prit le cap. Et nous voilà partis, seuls ...

Je m'étais plongé dans les cartes afin de me faire une idée de la route à suivre. La navigation, c'était pour moi. Mais comme ces cartes étaient assez vieilles, elles n'avaient que peu de repères valables. Le giro ne bougeait que par saccades et je dus naviguer au cap et à l'heure. Pas de gonio ni de radars. Pas de GSM ni de GPS. Et pour compléter notre équipement ridicule, après quelques parasites et quelques sifflements, la radio nous quitta aussitôt après le décollage. Nous n'avions donc rien de plus qu'à l'époque des pionniers. Farman, Blériot et tous les autres devaient bien rigoler dans leur tombe. Heureusement, tout n'était pas négatif. Au cas où il devait nous arriver un problème, nous avions amené un *survival kit* de l'armée indienne que j'avais déniché dans un dépôt de la Défense Congolaise. Quelle chance ! Cela nous ferait tenir quelques jours en faisant de bons gueuletons. Assez longtemps en tout cas pour nous signaler en faisant du feu.

A peine à mi-chemin, l'aiguille de la jauge de carburant se trémoussait déjà au milieu de son cadran. Cette machine devait pourtant tenir en l'air pendant plus de trois heures sans *refueled* ? Suspens ! De temps à autre, apparaissait un petit village. Quelques huttes, rien de plus. Ce n'était certainement pas là où l'on aurait pu faire un plein. Ces endroits pouvaient aussi être aux mains des rebelles. Les grandes déclarations des chefs Simba (de manger personnellement le cœur des pilotes qui leur tomberaient sous la main) n'étaient pas des plus réjouissantes. Après deux bonnes heures de vol, apparut enfin le miroir sombre d'un grand lac. Inongo, notre destination, se trouvait de l'autre côté. Rasant les toits, Pussy dirigea l'hélicoptère vers la petite piste de l'aérodrome. Et là, surprise. La ville que nous survolions semblait vide. La population était-elle en fuite ? Les rebelles ? Pussy posa la machine non loin d'une petite bâtisse délabrée. Moteur coupé, les pales tournèrent encore un moment en sifflant.

Puis soudain, il y eut un brusque changement dans le paysage. En moins de quelques secondes, jaillissant des *matitis* et de sous des feuilles de bananiers, une centaine d'hommes armés se précipitèrent vers nous en hurlant. Aussitôt, l'hélicoptère fut encerclé. - Pas un geste, cria l'un d'entre eux. Il avait un air sympathique mais le pistolet qu'il tenait en main l'était beaucoup moins. Mains en l'air ! Descendez. - Il doit y avoir une erreur, remarqua Pussy. Nous sommes Belges, nous venons de Léo. Vous devez être au courant de notre mission. - Rien du tout. Papiers, passeport, aboya l'autre. - Vous n'êtes donc pas l'Assistance technique ? - Jamais entendu parler d'Assistance. Nous protégeons la ville. Les rebelles sont partout. Que venez-vous faire ici ? - Nous sommes en route vers Stanleyville. - Je ne vous crois pas. Les hommes gardaient leurs armes braquées sur nous. Toutes sortes de fusils, mais aussi des machettes et en arrière, un groupe tenant des arcs. Etait-ce la garnison locale ? Des rebelles ? Des bandits ?

- Eh là ! cria quelqu'un en montrant les ailes que nous portions accrochées à la chemise. Regardez leurs insignes. Il y a un lion dessus ! C'est le lion français. Ce ne sont pas des Belges mais des Français. - Quoi ! hurla le commandant en relevant son arme vers nous. Je m'en doutais bien. Vous êtes des militaires français infiltrés à partir de Brazzaville. Des espions ! Des saboteurs ! - Mais pas du tout. Nous sommes Belges ! Ce lion, c'est le lion belge ! Il n'y a pas de lion français. - Vous mentez ! Pas avec moi. Je sais moi qu'en France il y a même une grande ville qui s'appelle *Lion* [Lyon]. Vous êtes des espions français.

Le commandant se planta devant nous. Messieurs, l'heure est grave. C'est la guerre et vous devez savoir ce que l'on fait avec des espions en ces circonstances. Vous êtes croyants ? Nous n'avons hélas pas de prêtre sous la main, mais après Dieu, c'est moi le chef ici. Vous verrez, cela ne fait pas mal. En tout cas, c'est très bref et expéditif. Quelques militaires nous poussèrent contre un muret. D'autres, l'arme pointée sur nous, se placèrent en face de nous. - Arrêtez ! cria un civil, en se frayant un passage. Plus de ça, tu ne vas tout de même pas recommencer tes exécutions. J'en ai marre de te voir fusiller des gens. Ils ont tout de même droit à un procès. En tout cas, moi, j'en exige un. - C'est moi qui commande ici. Qu'on en finisse avec ces salopards. - Moi, je dis non. Je suis de la Sûreté Nationale, j'ai fait des études à Lovanium et vous savez tous très bien que ce sont mes ordres qui comptent.

Emergeant entre les palmiers, un petit groupe d'hommes s'approcha de l'appareil. Ils étaient dépenaillés et sales. Tous étaient lourdement armés. - Que se passe-t-il ? - Des Français que nous avons arrêtés. - Des Français ? Je ne pense pas, déclara un des nouveaux venus d'un ton rageur. Regardez cet hélicoptère, cela m'a l'air d'être un Russe. - Un Russe ? s'exclama le commandant. - Regardez ces bandes rouges sur la carlingue, c'est le drapeau russe. - Des espions russes ? Mais bien sûr. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Je comprends tout maintenant. C'est encore plus grave que je ne le pensais.

Abasourdis, nous restâmes figés de stupeur. D'abord le lion français et maintenant ce prétendu drapeau soviétique. Cela frôlait la folie. Nous n'y avions pas pensé mais effectivement, de grandes bandes oranges entouraient la carlingue. Au Vietnam, cet appareil avait servi au sauvetage et tous ceux de cette unité étaient peints de la sorte. Ce prétendu drapeau était donc notre seule immatriculation. Qu'il soit orange et non rouge, ne devait pas apporter de grande différence pour ces excités.

- *Hoe moe je doar ut grouaken ?* me souffla Pussy. - *Broave zin en van niet geboaren*,¹ lui répliquai-je à voix basse. Il y a erreur, je vous le répète, nous sommes Belges. - Mon œil, répliqua le commandant. - Non, déclara un des militaires qui nous tenait en joue. Moi, je les ai entendus parler une langue bizarre. Peut-être bien du russe ? Ah, vous voyez, voilà une nouvelle preuve de vos mensonges ! Vous êtes démasqués. - Mais non, nous parlions flamand. Du néerlandais, du hollandais si vous préférez. - Ah, maintenant vous prétendez être des Hollandais. C'est du beau. De vrais caméléons. Finie la comédie.

Et nous voilà à nouveau, les mains sur la tête, alignés le long du muret. Il y eut un bruit de culasse. Pour une fin de carrière, je me trouvais tout de même encore assez jeune. Etrange destin que de finir dans cet endroit perdu. Y aurait-il une stèle sur nos tombes ? Un nom ? Une épitaphe ? Habituellement, ça commence par *Ci-gît*. Mais s'ils nous mettent tous les trois dans la même fosse, quel est le pluriel de *Ci-gît* ? Mais non, que j'étais bête ! Peut-être allaient-ils nous manger. Non, on n'a jamais vu manger personne tué par balles. Ce n'était pas dans leurs habitudes ni dans leur savoir-vivre. On se débarrasserait plutôt de nous en nous balançant aux crocodiles. - Non, cria le gars de la Sûreté en s'interposant à nouveau. J'ai dit : pas

¹ Comment va-t-on s'en sortir ? - Garder son calme et faire semblant de rien.

d'exécution. Qu'on les enferme ! La discussion fut courte et apparemment le commandant s'inclina, furieux.

- Silence ! Ecoutez ! Puis il ajouta en hurlant : cachez-vous, tous à vos postes ! Au loin, on entendait un bruit de moteur. Les renforts ? Les Marines ? Le deuxième hélicoptère ? Un coup de sifflet, puis en quelques secondes il n'y eut plus personne autour de nous. Bientôt apparut la silhouette d'un DC3. Il venait droit sur Inongo et après un grand virage, se posa. Et puis soudain, l'appareil fut encerclé par la troupe surgie de sous les feuilles. Les hommes, poussant des hurlements et des cris de guerre, faisaient des bonds en agitant leurs armes. Toutefois, ces clameurs se turent très vite quand le pilote descendit de l'appareil. - Salut Désiré, s'exclama-t-il en s'adressant au commandant. Hé m'fi, c'est la fête ? Pourquoi tous ces soldats ? Et cet hélicoptère, il est à qui ? - Des espions. - Des espions ?

Afin de voir qui était le nouveau venu, nous risquâmes un coup d'œil. Et là, notre cœur à tous trois explosa de joie. - Ah, Migli ! C'est pas vrai, toi ici ? - Mais qui voilà ? Pussy Cat, Maatje, Staf ! - Non, coupa sévèrement le commandant, ce sont des espions. Des Russes. - Des espions ? Eux ? Pas du tout, m'fi. - Vraiment, tu les connais ? Ce ne sont donc pas des espions ? - Mais non. - Et lui qui s'appelle *Maatié* ? - C'est d'Ydewalle, un ami. Les deux hommes firent quelques pas jusqu'à l'ombre d'un palmier. - Les gars, vous l'avez échappé belle, déclara-t-il en revenant près de nous. Ici, c'est la panique. Ils sont terrorisés et sans l'intervention de la Sûreté, vous y seriez certainement passés. Ils en ont l'habitude. Regardez les traces sur le mur, derrière vous.

Soudain, émergeant de la brousse, apparut une colonne de femmes portant des bidons sur la tête. D'où sortaient-elles ? Cela ne pouvait être que de l'essence ! Qui les avait fait venir ? Mystère. Vraiment, cette journée était minée de surprises. La colonne de femmes s'arrêta près de notre bac et Staf sortit l'entonnoir. Le mécano du DC3 l'aida à faire le plein. Les deux hommes remarquèrent que ce qu'ils versaient dans le réservoir n'était pas du carburant d'avion mais de l'essence normale venant sans doute de chez le garagiste du coin. - J'espère que le moteur va tenir le coup, me souffla Pussy. Que ce soit de l'essence d'avion ou de voiture, peu importe. Ce qui comptait était de s'en aller, de disparaître.

Pussy démarra la machine. A part un imposant nuage de fumée, tout semblait normal. C'est alors qu'au loin, au-dessus de la ville, nous aperçûmes un autre hélicoptère. Le même que le nôtre, à part que celui-là n'avait pas de bandes rouges. Etait-ce les Cubains ? C'était bien eux. Bonne chance les gars ! La place est encore chaude. Comme nous, faute de fuel, ils devaient se poser. Dommage pour eux, d'autant qu'ils ne parlaient que l'espagnol. Pas question de les attendre. Nous avions eu notre dose. Déguerpir au plus vite, c'est tout ce qui comptait.

A part quelques tartines prises tôt le matin, nous n'avions encore rien mangé. Nous fîmes halte dans une clairière. Enfin un moment pour souffler un peu et se laisser vivre. Le *survival kit* devait contenir tout ce qu'il fallait pour un plantureux repas. Mauvais point pour l'armée indienne, on eut du mal à ouvrir cette sacrée boîte. Ensuite, au lieu d'y trouver une multitude de paquets plastifiés aux noms évoquant de délicieux petits plats, nous n'y trouvâmes que trois sacs et une boîte. Le pique-nique s'annonçait mal ! La boîte contenait 1.000 pilules d'*acide acétylsalique*. Je ne sus que bien plus tard que ce n'était que de vulgaires aspirines. Un des sacs renfermait une trousse complète de chirurgie. Le second, des rouleaux de tissus. Le dernier, le plus gros, était rempli de farine. Cela ne devait pas être sorcier d'en faire une mixture mangeable mais aucun d'entre nous n'avait la moindre notion de pâtisserie. Quelle chance, car ce que nous croyions être de la farine n'était autre que de la poudre au curry. Etait-ce avec ça que devait survivre un malheureux Gurkha ?

Nous atteignîmes Coq après une bonne heure de vol. Il y avait une piste en tarmac, un petit aérogare et beaucoup de militaires. Ce fut à ce moment qu'apparurent deux militaires blancs. Enfin, voilà les mécaniciens qui devaient réviser la machine. - Content de vous voir, déclara Pussy. Il nous faut de l'huile, de la graisse pour les rotors, quelques jerrycans et surtout de quoi manger. - A vous de trouver tout cela, nous répondit l'un d'eux en français. Nous venons discuter la mission de demain. - Quoi, vous n'êtes pas l'Assistance ? - Jamais entendu parler de ça. Ce qui nous intéresse, c'est la libération des otages de Stan. Demain, vous partirez tôt, direction Lisala. Là, un avion vous attendra avec du fuel afin de poursuivre votre route. - Un moment. On nous a parlé d'autres appareils. Où sont-ils ? - Précisément, ils doivent arriver à

Lisala d'un moment à l'autre. - Eh bien, nous les attendrons. - Pas question. Il faut absolument évacuer les Blancs au plus vite. Si vous ne le faites pas, ce sera le carnage.

- Nous, tout seuls ? Vous rigolez ! On nous avait dit d'accompagner des troupes d'intervention, des renforts, des Marines US avec des avions et des hélicoptères. Vous dites qu'ils arrivent et vous voudriez que nous les précédions. Merci les gars. Assez de promesses ! - Vous devez y aller. Le sort de ces pauvres gens est entre vos mains. Quelques militaires congolais s'étaient joints à notre groupe et suivaient la discussion. - Oui, c'est très important, remarqua l'un d'eux. Plusieurs religieuses sont parmi eux, il faut les libérer. - OK, déclara Pussy qui une fois de plus, poussé par son métier de sauveteur, accepta de continuer cette mission. J'eus à nouveau l'étrange impression que quelque chose de plus complexe se tramait derrière tout cela. Mais quoi ?

A cause de la chaleur, le vieil hélicoptère dut rouler tout un temps avant de pouvoir décoller. Dans le vacarme des grandes pales qui battaient l'air au-dessus de nous, nous prîmes enfin la direction de Lisala. Ce n'était pas tant la ville qui nous intéressait mais plutôt son petit aérodrome qui, tant bien que mal, avait dû accueillir le débarquement des Marines US dont on nous avait parlé. Tout compte fait, nous étions assez fiers de participer à cette armada. Même si notre présence allait s'avérer inutile, le fait d'en faire partie nous comblait de joie et de fierté !

Ce fut Staf qui le premier découvrit la piste. Ce n'était qu'une petite bande de latérite, bordée de matitis et d'immenses bananiers. Rien de plus. Hors un DC3 garé près d'une petite bâtisse, il n'y avait aucun autre appareil. - Ah, ces Marines, de vrais professionnels, avait remarqué l'un d'entre nous. Imbattables dans l'art du camouflage. Leurs machines doivent être cachées dans la brousse, peut-être enterrées. Cela devait être de même pour les soldats. De vrais professionnels ! L'hélico se posa. Nous attendîmes que la poussière se soit dissipée pour ouvrir la porte. Le DC3 n'était en fait qu'une épave. Il lui manquait une hélice et des oiseaux nichaient entre les cylindres.

Soudain l'aérodrome s'anima. Des gens en armes affluèrent de toutes parts. Ils émergeaient de leurs cachettes et de la brousse, chargés de vieux fusils, de mitraillettes et même de mitrailleuses. Le tout enrobé de cris et de hurlements à vous donner la chair de poule. J'eus le pressentiment que la situation d'Inongo allait se répéter. Mais non. Après cette courte parade qui semblait avoir pour but de nous intimider, on nous laissa en paix ! Parmi tout ce vacarme, l'arrivée de plusieurs appareils passa presque inaperçue. Il y eut d'abord un DC3, puis deux chasseurs T28, puis encore un DC3. Aux commandes des DC3, c'était des Américains. Ils ne transportaient aucune troupe. Seulement quelques militaires à la tenue impeccable et qui semblaient faire partie des équipages. Que venaient-ils faire ?

Et toujours pas de troupes d'intervention. Les matitis bordant la piste étaient un peu piétinés, mais aucune trace de passage ou de déchargement de véhicule. Bizarre. Pour amener un bataillon de Marines et tout leur barda, il fallait tout de même quelques avions. Impossible que cela ait pu se faire sans abîmer le plus petit brin d'herbe. Et là, rien ! Dans ma tête, il y eut une nouvelle fois ce petit coup de gong que je connaissais déjà. Qu'est-ce qui pouvait bien se tramer ? Nous nous regardâmes. - Pussy Cat ? J'ai comme l'impression que nous nous sommes à nouveau fait avoir. - Je suis de ton avis, répondit-il. Si réellement, l'armée américaine ne se trouve pas ici, alors nous n'avons plus rien à y faire. Sans eux, il est exclu de continuer cette mission. Allez les gars, on se taille !

Sur ces entrefaites, un membre de l'équipage d'un des DC3 s'approcha de nous. - Hello, s'exclama-t-il. Mais ... ce sont les Belges ! Quelle surprise de vous rencontrer. On parle beaucoup de vous. Mais quand on essaie de savoir quelque chose sur votre compte, c'est le grand silence. C'est comme si vous n'existiez pas. - Tu blagues, l'ami. - Peut-être, mais on raconte qu'il n'y a que des Cubains qui pilotent ces hélicos. - Ridicule, d'où sors-tu ces conneries ?

J'avais de suite eu le sentiment que ce bonhomme n'était pas venu sans arrière-pensée. - J'ai un message pour vous. - De qui donc ? - De qui ? Du QG, tiens ! Regardez mon bac et vous comprendrez ! Son bac n'avait a priori rien de particulier. L'avion était peut-être un peu moins vieux, moins usé. Et puis, il y avait ce qui probablement devait tout expliquer : l'immatriculation 9T-JDM. Les deux premières lettres *Neuf Tango* [9T] indiquaient un bac militaire. Les autres *JDM* étaient les initiales de Joseph-Désiré Mobutu, le nom du général en chef des forces congolaises. Coïncidence ? C'était aussi le nom de celui que j'avais eu au

téléphone dans le hangar et qui nous avait ordonné de disperser les manifestants sur le grand boulevard de Léopoldville ...

- Quel est ce message ? - Les Marines ne vont pas se poser ici. Ils ont reçu l'ordre de se déployer à Bumba. C'est 100 km plus près de Stan. L'endroit est bien mieux situé comme base de sauvetage. On vous y attend. Nous nous regardâmes, surpris. Y avait-il vraiment les Marines à Bumba ? Qu'irions-nous faire dans ce bled ?

Hé, *baron* ! Derrière moi se tenait un petit bonhomme. - C'est à moi que tu t'adresses ? - On dit que tu vas nous sortir de ce guêpier. - D'où sors-tu cette connerie ? - C'est bien toi le *baron* ? Cela m'intéresserait de filer loin de cet endroit. Dès que tu démarres, laisse-moi sauter dans ton hélicoptère. - Mais tu rêves, l'ami. - Tu es tout de même de la noblesse ? Tu dois aider ceux qui ont des problèmes, pas vrai ? - Tu te crois au Moyen Âge ? - Rien de cela, basta, je sais que les nobles sont des combattants. Ils ont des trucs, des passes ou que sais-je. Ah, oui, ça me revient, on dit des *bottes secrètes*. C'est ça, non ? Ils habitent des châteaux et font de la bagarre depuis des siècles ... parfois, rien que pour s'amuser. - Tu as vu trop de films. Ce bac n'est pas un bus ! - Tu tiens à te rendre à Bumba ? demanda Pussy qui s'était approché de nous. - Vous allez à Bumba ? Sa voix était devenue hésitante. Oh non merci, surtout pas. Vous êtes fous !

Soudain, il y eut une série de détonations. Des coups de fusils, suivis de rafales. Très près de nous, il y eut le crachotement sec d'une mitrailleuse. Foudroyés par les balles, très vite plusieurs corps jonchèrent la piste. La confusion était terrible. Un Congolais, cravaté et vêtu d'un costume clair, sans doute un notable, vint nous demander si nous avions une arme pour lui. Affolé, l'homme répéta sa phrase. Ce furent ses dernières paroles. Une grande partie de sa tête explosa littéralement. Pussy en fut tout éclaboussé. En fait, il ne restait presque plus rien au-dessus de sa belle cravate. La balle l'avait pour ainsi dire décapité. Sans doute une *dum-dum*. L'homme resta encore un moment debout puis, lentement, pivota sur lui-même et s'écroula dans la poussière.

Les équipages s'étaient précipités dans les cockpits. Tous les moteurs démarrèrent dans un vacarme assourdissant, entouré de fumée et de poussière. Toutes ensemble, les machines se dirigèrent vers le bout de piste. Ahurissant ! Quatre bacs pour une piste qui avait à peine une dizaine de mètres de large. L'hélico suivait tant bien que mal en roulant sur la roulette de nez. Dans la hâte du décollage, les machines ne purent éviter les cadavres ni les blessés jonchant le sol. Atroce ! Je maudirai jusqu'à ma mort le diable qui me fit vivre cet instant affreux. Le moindre écart d'un seul des avions, c'était la catastrophe. Imbriqués l'un dans l'autre, avec six grosses hélices poussées à plein régime, il n'y aurait pas de cadeau. Ce serait comme une immense moulinette. Le hachis assuré. Plein gaz, ceux-ci, en décollant tous ensemble, foncèrent droit sur nous qui, n'ayant pu les suivre, étions restés en retrait. Ce fut un moment de suspense infernal. Nous étions en plein sur leurs trajectoire mais pour eux, un hélico cela décollait à la verticale ... A tout prix, ils voulaient sauver leur peau. Normal. Les moteurs poussés au maximum avaient les échappements prêts à fondre.

Coincés d'un côté par l'épave du vieux DC3, de l'autre par les arbres, les bidons rouillés et les termitières de la brousse et derrière, par quatre avions en plein décollage qui fondaient en furie droit sur nous ... Il ne restait pas beaucoup de choix. Des balles frappaient la carlingue de coups secs. En professionnel, Lechat avait tout de suite compris le danger. Comment allait-il nous tirer de cette mauvaise position ? Après avoir parcouru une dizaine de mètres, toujours sur la petite roue de nez, il essaya de décoller. Mais bien sûr, à cause de la chaleur, il n'y parvint pas. Alors très vite, il tenta de faire des bonds. Mais sans espoir. Il fallait encore rouler, rouler à tout prix et prendre de la vitesse. Les autres approchaient comme des bolides. Encore quelques fractions de secondes ... Toutes les aiguilles dans le rouge et le panneau des instruments clignotant comme un arbre de Noël, le gros moteur fit un ultime effort. Allait-il tenir le coup ?

Maintenant ou jamais. Si c'était *jamais*, alors c'était foutu. La fin. Adieu. Cela se terminerait dans un nuage de poussière, de ferrailles tordues, de flammes et d'étincelles ...

Rugissant comme je ne l'avais encore jamais entendu, le moteur se soumit à la volonté de Pussy. Déjà le ronflement assourdissant des appareils qui s'approchaient se mêlait au nôtre. Brusquement, Pussy amorça un autre bond. Plus grand celui-là. L'hélico quitta le sol en tremblant. Par une chance incroyable, ce bond-là nous amena à une vingtaine de mètres au-dessus du sol et comme dans un ballet synchronisé à la

perfection, ce fut juste au moment où les quatre avions arrivèrent à notre hauteur. Ils passèrent sous nous, comme un souffle, comme une vague. Inimaginable. La machine avait carrément sauté au-dessus des quatre bacs. Un miracle !

Qui donc avait proclamé que *partir, c'était mourir un peu* ?

Deux heures plus tard, nous nous posons à Coquilhatville. Une fois descendus, les questions fusèrent. Etrange, à une cinquantaine de mètres de nous se tenaient les militaires blancs qui, le matin, s'étaient efforcés de nous convaincre de partir sur Lisala. Cette fois, ils ne semblaient prêter aucune attention à notre présence. Bande d'hypocrites, qu'allaient-ils encore mijoter à notre égard ?

La nuit fut bien courte. Tôt le matin, un militaire congolais vint nous réveiller et nous dire que notre départ était prévu dans une bonne heure. - Départ pour où ? - Bumba. - Bumba ? reprit Pussy en me lançant un clin d'œil. Une Jeep nous amena à l'aéroport. Notre machine semblait avoir été nettoyée. Toutefois, la première chose que remarqua Staf, ce fut que le réservoir supplémentaire avec lequel nous avions volé la veille, avait disparu. - Leur plan est simple : ils veulent nous faire repartir de sorte que pour le ravitaillement nous dépendions d'eux. - *Balls* ! déclara Pussy. Fini les singeries. D'accord ? Nous étions tous de cet avis. Terminé. Continuez à jouer, nous on se casse ! Adieu. Belle décision, mais il y a des choses plus faciles à dire qu'à faire. C'est que pour revenir sur nos pas, nous devons faire escale pour *refueler*. Et la seule escale possible, était Inongo. Merci. Pour rien au monde.

Ce fut Staf qui sauva la situation. Sans rien dire, il était parti en direction de la tour de contrôle. Dix minutes plus tard, il en était revenu, fier comme un paon. - *Pussy, it's in the pocket. K'en ne luchtdoop belooft aan de familie van de kommandant.* - Un baptême de l'air ? Tu n'y penses pas ! C'est pas le moment pour ce genre de chose. - C'est cela ou rien. On nous prête une touque pour vingt-quatre heures. Que veux-tu de plus ? Il faut faire ce vol, Pussy. Tu leur montres le fleuve, la cité, n'importe quoi. En dix minutes, c'est réglé. Dès que l'on a le *jus* à bord, on se taille. - Ah, parce que c'est le *jus* compris ? Comment as-tu fait ? - Cela, c'est pour Maatje. - Pour moi ? m'exclamai-je, surpris. Que veux-tu dire ? - Le bidon, c'est en échange du baptême, le pétrole, contre une séance de prestidigitation. - Mais je n'ai rien sous la main, répliquai-je. - C'est ça la magie, répliqua Pussy. On m'a souvent raconté tes prouesses. Allez, fais un petit effort. Rien dans les mains, rien dans les manches. Et voilà, 200 litres de fuel ! Du *never seen* ! Vasy, Maatje.

Après le baptême du commandant et de sa famille, il y en eut un second puis un troisième. Nos clients étaient sans doute tous ceux qui participaient à la combine de l'essence. Comme convenu, après le dernier atterrissage, des soldats chargèrent la touque dans l'hélicoptère. C'était à moi maintenant. C'est ainsi que dans un local vide du petit aérogare, je présentai quatre ou cinq de mes tours préférés. J'eus un auditoire extrêmement attentif composé de militaires gradés et de leurs charmantes *mamas*, accompagnés de leur marmaille. Aussitôt après, le commandant de l'aéroport donna des ordres et quatre soldats poussèrent une petite citerne jusqu'à l'hélico, puis, à l'aide d'une pompe à main en transvasèrent le contenu.

Vint le moment du départ. - Le bonjour à Bumba ! nous cria encore quelqu'un. - Bumba, *never*. A d'autres. Ciao. Nous, on se taille avec votre bidon et vos illusions. Adieu Coquilhatville !

Pas de pilote automatique, il fallait ajuster le moteur et corriger le vol. Le moins drôle restait toujours cette graisse chaude qui, continuellement, nous coulait dans le cou et sur le dos. Nous étions plus ou moins à mi-chemin quand nous décidâmes de refaire le plein de pétrole. Pussy fit un *hoovering*, un vol stationnaire afin d'aplatir les herbes, puis diminua la puissance et se posa. Surprise en descendant du bac. Splatch ! Ce que nous avions cru être de la terre ferme, était en fait un marais couvert d'une espèce d'herbe assez drue et sèche. Les roues de l'hélico s'y étaient enfoncées d'une vingtaine de centimètres. Chacun sortit son meilleur juron !

Déjà, je m'efforçais de basculer la touque vers la porte coulissante. Il fallait la rouler de l'autre côté de la carlingue où se trouvait le réservoir de la machine. Péniblement, pataugeant dans la boue qui nous arrivait à mi-mollet et soufflant comme des bœufs, nous roulâmes le gros bidon tout en contournant la machine. Nos chemises s'étaient maculées de boue. Cela ne devait pas être beau à voir. Heureusement qu'il n'y avait personne pour nous regarder. Quoique ! Très vite, je remarquais le vol d'une bande d'oiseaux. Etrange. Ils surgissaient d'une direction pour, quelques instants après, repartir en sens inverse. Ce va-et-vient me tracassait un peu. Probablement, une vieille habitude de chasseur.

Arrivé en position, il fallut redresser le fût. Une fois en place, on installa la pompe et l'entonnoir. Puis chacun fit un peu d'exercice en pompant pour transvaser le carburant. Cela terminé, nous remontâmes dans la machine. Un moment plus tard, les grandes pales de notre ventilateur tournaient à nouveau au-dessus de nos têtes. Une dernière fois, je suivis des yeux le vol des petits oiseaux quand, brusquement, je remarquai quelque chose d'étrange. Mon sang se glaça en voyant ce qui me parut être un oiseau un peu plus long que les autres, une flèche tirée dans notre direction ... Une flèche ou une lance ? - Go ! criai-je à Pussy. Step-off ! Go ! Fast !

C'est lentement, très lentement et encore une fois toutes les aiguilles dans le rouge que péniblement, vibrant comme un vieux camion, la lourde machine s'extirpa de la boue. Ce fut seulement à ce moment que nous aperçûmes une vingtaine de Noirs. Tous étaient armés de lances et d'arcs. Aucun d'entre eux ne semblait impressionné par le vacarme épouvantable de l'hélicoptère. Pour nous éloigner, nous devions passer très bas, au-dessus d'eux et, bien entendu, tous en profitèrent pour lancer leurs sagaies et leurs flèches. Celles-ci jaillissaient de toutes parts. Une lance passa très près du cockpit. Je me souviendrai toujours du visage cruel et crispé de celui qui la lança. Ses yeux me foudroyèrent en me visant et je vis sur ses lèvres comme un rictus au moment où la lance quitta sa main ! Basculant du côté du fleuve, la machine prit lentement de l'altitude. La dernière vue de l'escouade de guerriers fut celle d'une troupe d'hommes gesticulant furieux autour d'un bidon.

Le bateau rentrait au port ...

En poursuivant notre route vers Stan, dans quel piège aurions-nous abouti ? Comment un aussi ridicule projet de sauvetage avait-il pu prendre forme ? Comment trois gars, dont moi, avions-nous pu marcher dans cette combine invraisemblable ? Celle de vouloir sauver 300 otages ? De la folie ! De retour dans la capitale, nos commanditaires allaient se faire discrets. Plus de Jeep noire. Plus de mecs aux lunettes fumées à essayer de nous convaincre pour Dieu sait quelle mission. Plus rien. Plus personne.

Sans aucun contact radio avec la tour de contrôle et se faufilant dans le trafic de l'aérodrome comme une anguille, Pussy se dirigea vers un des hangars. Il faisait nuit. Un moment plus tard, il y posa la machine et coupa le moteur. Emergeant de l'obscurité, un mécano vint aux nouvelles. - On te ramène un hélico. - Nom du commandant ? - Lechat ! - Tu te fous de moi. Si tu es Lechat, alors moi je devrais être la Souris ? Qui est le commandant ? Pussy me lança un clin d'œil amusé. Je compris qu'il voulait en finir avec ce *graisseur* ennuyeux. - Comme commandant, marque : van Outryve, van Outryve d'Ydewalle, d'Ydewalle avec deux ailes bien entendu. Maintenant fous-nous la paix. Salut.

Ce furent les derniers mots qui marquèrent la fin de cette balade.

Liévin van Outryve d'Ydewalle

C'est longtemps après les dramatiques événements de Stanleyville, à l'occasion d'une rencontre fortuite au Zoute avec un ancien officier de l'USAF, que Liévin d'Ydewalle apprit la vérité. Le but réel de la mission avait été de récupérer d'urgence - en atterrissant sur le toit du bâtiment - quatre agents américains piégés au consulat des USA à Stanleyville. Officiellement, les Américains avaient répondu à l'appel des autorités congolaises pour sauver les otages encerclés. Une mission qu'ils savaient impossible, faute de moyens adéquats, mais qui tombait à point nommé pour cet objectif moins avouable ...

Ils ne disposaient que de quelques Cubains anti-castristes mais à cause de leur inexpérience, ceux-ci ne furent pas d'une grande aide. Un hasard providentiel les fit tomber sur un équipage belge, connaissant l'Afrique, de surcroît spécialisé dans le sauvetage (du moins deux d'entre eux, quant au troisième ?). Comme la Belgique ne reconnaîtrait pas les avoir envoyés dans son ex-colonie, ces pilotes étaient par conséquent inexistants. Sans parler d'un hélicoptère qui n'avait pas encore été livré officiellement, donc inconnu dans les registres. Une mission fantôme dont l'existence pouvait être niée au moindre problème et dont jusqu'à ce jour - il y a exactement 40 ans - tout le monde ignorait les incroyables péripéties !...

Après un temps de détention, les otages de Stan furent transférés dans des bâtiments réquisitionnés où ils connurent de durs moments. On estime que plus de 3.000 Congolais y périrent d'une mort atroce. Environ 280 Blancs subirent le même sort. Cette situation se prolongea jusqu'au jour où un projet d'intervention pris forme, aboutissant au largage de nos Para-Commandos le 24 novembre 1964, soit trois mois et demi plus tard, sous le nom de code "Dragon Rouge". Si

au départ, on avait affirmé pouvoir évacuer 300 otages à l'aide d'un seul hélicoptère, il aura fallu plus de 500 Paras pour sauver 2.357 Blancs !

Les extraits et commentaires contenus dans le présent article sont intégralement tirés de l'opuscule "Souvenirs d'une balade dans le Nord", avec l'assentiment de l'auteur. Coïncidence, Liévin d'Ydewalle fit plus tard partie de l'équipage privé du président Mobutu et participa ainsi à de très nombreux voyages dans le monde.

Nicolas van Outryve d'Ydewalle